

Fouiller les déchets, patrimonialiser les rebuts. Un dépotoir mis en musée

Thierry Bonnot

CNRS, Institut de Recherche Interdisciplinaire sur les Enjeux Sociaux (IRIS), Paris.

Version auteur, article paru dans Iñaki Arrieta Urtizberea (ed.) *El patrimonio cultural en las sociedades líquidas*, Bilbao: Universidad del País Vasco/Euskal Herriko Unibertsitatea, Argitalpen Zerbitzua, Servicio Editorial 2018, p.41-65. ISBN: 978-84-9082-933-2.

1. INTRODUCTION

La question des déchets est d'une importance cruciale pour les sociétés contemporaines. Depuis l'avènement et au cours de l'expansion de la consommation de masse, l'omniprésence des objets et des matériaux obsolètes ou usagés s'est imposée comme un problème majeur, générant une présence matérielle toujours exponentielle. La société liquide, telle que l'a conceptualisée Zygmunt Bauman, produit des déchets par son principe même : « Parmi les arts dont la vie moderne liquide requiert la maîtrise, et les compétences nécessaires pour les pratiquer, savoir se débarrasser des choses prend le pas sur leur acquisition » (2013 : 8). La vie moderne liquide est intrinsèquement consumériste. Le désir du consommateur doit être aiguisé en permanence, entretenu et renouvelé. D'où l'indispensable obsolescence des objets, qui doivent très vite être remplacés par d'autres suscitant de nouveau le désir. « Pour maintenir en vie les attentes, et pour que de nouveaux espoirs se hâtent de remplir le vide laissé par les espoirs déjà discrédités et rejetés, le chemin menant du magasin à la poubelle doit être court, et vite franchi » (Bauman, 2013 : 130). Cette tension permanente entre production et élimination fait du traitement des déchets « l'un des deux grands défis que la vie liquide ait à affronter. L'autre grand défi est la menace de devenir un déchet. Dans un monde rempli de consommateurs et des objets de leur consommation, la vie balance avec gêne entre les joies de la consommation et les horreurs du tas de déchets » (Bauman, 2013 : 20). Le tas d'ordures est devenu emblématique d'une certaine façon d'envisager la vie matérielle. Les sciences sociales ont entériné ce phénomène et les déchets sont désormais un centre d'intérêt majeur pour les chercheurs, comme en témoigne l'importante livraison de la revue *Techniques & Culture* et son dossier « Réparer le monde » consacré aux restes, au recyclage, aux traitements du problème des déchets et à leurs conséquences sociales et symboliques. Les éditeurs postulent « que les restes et leur traitement ont une valeur heuristique originale pour les sciences sociales » envisageant le reste « non seulement comme “revers de la production” mais aussi comme un objet bon à penser car cristallisant les dimensions pratiques et symboliques » (Joulian, Tastevin et Furniss, 2016 : 17). Ce numéro de revue, comme d'autres travaux socio-anthropologiques portant sur cette question, adopte une perspective résolument politique, revendiquant un travail d'historicisation nécessaire pour contrer « le fantasme de sociétés pré-industrielles ou post-modernes sans déchet. Plutôt que de rêver une hypothétique absence de déchet, passé ou à venir, on gagne à penser non seulement ce que les humains font des déchets, mais ce que les déchets font aux humains » (Joulian, Tastevin et Furniss, 2016 : 19).

C'est dans ce cadre que je souhaite inscrire cet article, même si mes recherches antérieures ne me destinaient pas à m'interroger sur cette problématique. J'enquête depuis une vingtaine d'années sur le statut des objets, à partir d'un terrain, la Communauté Urbaine Le Creusot-Montceau-les-Mines (CCM) et ses alentours immédiats, en Bourgogne¹, où j'étudie des produits céramiques, commercialisés, utilisés puis conservés et/ou oubliés, certains revendus d'occasion sur les brocantes, parfois entrés dans les collections privées et publiques ; bref, des objets qui nous permettent d'explorer les dimensions sociales et symboliques du devenir patrimonial. Quoiqu'ayant, depuis mon travail de thèse, élargi mon champ de recherche et diversifié mes objets d'étude, ma présence sur place, sur le territoire de la CCM m'a permis de demeurer toujours en contact avec ce terrain d'enquête, identifié parfois comme une sorte d'expert local de ce secteur d'activité, de son histoire et de ses productions. C'est cette présence ethnographique de longue durée qui m'a entraîné depuis 2011 dans une expérience archéologique. Avec un collectionneur spécialisé dans ces poteries de grès², informateur privilégié de mes enquêtes, nous avons entrepris l'exploration de la décharge principale d'une manufacture de céramique de la vallée de la Bourbince, en Saône-et-Loire, travail qui constituera la matière principale de ma contribution. Je montrerai comment cette expérience nous a inscrits dans un enchevêtrement d'objets, de matières, d'êtres vivants, de relations sociales, ce qui nous permet de penser le patrimoine dans une perspective élargie, ouvrant les réserves muséales aux fragments et aux débris. Je tenterai à partir de là de suggérer une démarche patrimoniale basée sur la prise en considération du déchet, matériau fondamental et enchevêtré de la modernité liquide.

2. L'ENQUETE COMME PATCHWORK

Je ne reviendrai pas ici sur les circonstances initiales de la découverte du site en question, ni sur le détail du travail à proprement parler archéologique, ayant développé cela par ailleurs (Bonnot, 2014, Bonnot, 2017). Ce qui m'intéressera davantage sera la place tenue par les déchets dans le cadre d'une réflexion anthropologique plus large sur le statut des objets de patrimoine et la mémoire de l'industrie. En l'occurrence, il s'agit de l'industrie céramique et plus précisément d'une entreprise familiale en activité des années 1820 à 1957. Les établissements Langeron se sont installés au bord du canal du Centre³, à Pouilloux⁴, lieu-dit Le Pont-des-Vernes, entre 1815 et 1820. Tuiliers, puis potiers, les Langeron ont développé leur entreprise autour de la fabrication de grès cérame⁵, se spécialisant dans le conditionnement alimentaire et chimique. La continuité familiale et industrielle sur un site bien localisé nous a

¹ Département de Saône-et-Loire, région administrative Bourgogne-Franche-Comté.

² Mais également collectionneur d'outils anciens, de compas, d'étiquettes de vin, un peu bibliophile.

³ Canal reliant la Loire à la Saône, creusé à la fin du XVIII^e siècle pour désenclaver le sud de la Bourgogne. D'abord appelé canal du Charolais, il fut l'un des facteurs clés du développement du bassin industriel de Montceau-les-Mines (houilles) et Le Creusot (métallurgie).

⁴ Commune du département de Saône-et-Loire, région Bourgogne-Franche-Comté, 1000 habitants selon l'INSEE en 2014.

⁵ Céramique caractérisée par sa dureté, son opacité et son imperméabilité, obtenues par une cuisson à haute température (1280-1300°C).

permis de retracer assez précisément l'évolution de l'activité et de la production sur 130 ans, par une enquête croisant ethnographie et histoire : entretiens avec les anciens ouvriers et membres de la famille Langeron, habitants du village et des environs, collectionneurs ; recherches archivistiques, bibliographiques, collecte et étude d'objets. Nous avons mené ce travail à partir de la fin des années 1990 dans le cadre d'une recherche pour l'écomusée Creusot-Montceau et avec l'appui d'un collectionneur résidant sur place, dans les anciens bureaux de l'usine. Cette enquête ethnologique sur le statut social des objets, à partir de l'étude de cas de la production céramique industrielle locale patrimonialisée, ne concernait pas seulement l'usine Langeron. Mais les produits de celle-ci y ont tenu un rôle important qui explique la continuité de ma réflexion au-delà de la recherche initiale⁶.

Depuis que nous travaillons sur les usines de céramique de la région, nous enquêtons couramment sur des déchets sans forcément le formuler explicitement : les tessons, les poteries retrouvées dans des fossés ou sur les berges de la rivière ou du canal, les pots ébréchés et les bouteilles fendues au fond d'une cave ou d'un grenier, tous sont bien des déchets mais nous les nommons selon les cas vestiges ou indices. Le déchet est un matériau patrimonial essentiel, susceptible de générer un considérable enrichissement de nos connaissances des activités humaines, notamment des entreprises et de leur production, plus largement de leur environnement naturel et social. L'expérience de fouille de la décharge de l'usine Langeron nous a menés à une certaine vision des choses, au cœur d'un univers mélangé qui s'approche du patchwork de Tim Ingold : « Le monde n'est pas assemblé comme un puzzle dont chaque "élément de construction" s'emboîterait parfaitement dans une totalité déjà pré-ordonnée. Si tel était le cas, il ne pourrait abriter aucune forme de vie. La réalité s'apparente plus à une couverture en patchwork créée à partir de chutes de tissu cousues bout-à-bout ; celle-ci est toujours provisoire, car on peut à tout moment lui ajouter ou lui enlever des éléments » (2011 : 224). Un tas de déchets est d'une certaine façon le reflet du patchwork, donc d'une certaine réalité où s'enchevêtrent objets, fragments, matières, êtres vivants. L'enquête sur cet ensemble doit en adopter les contours et la polymorphie, élargissant ses perspectives et multipliant ses outils pour devenir elle-même une sorte de patchwork au sens disciplinaire du terme : une enquête refusant de voir les sciences sociales, leurs objets et leurs méthodes comme un parfait puzzle. L'objet matériel tel qu'on se le représente généralement n'est qu'un élément parmi d'autres et c'est là que l'attention des sciences sociales aux restes et aux déchets prend toute sa valeur, notamment par rapport aux recherches anthropologiques sur la culture matérielle dont il s'agit de dépasser le champ d'investigation habituel. La question du « reste » permet de s'intéresser aux matières, aux processus, afin de « saisir le "potentiel" (croissance, transformation, devenir) des choses, en évitant les limites artificielles d'une pensée articulée autour des seules formes entières et arrêtées » (Joulian, Tastevin et Furniss, 2016 : 22). C'est là, me semble-t-il, l'une des articulations fortes entre la question patrimoniale et la modernité liquide.

⁶ Celle-ci a fourni la matière principale de ma thèse de l'EHESS, publiée sous le titre *La vie des objets* (Bonnot 2002).

3. LES DECHETS SOURCES DE CONNAISSANCE

L'archéologie et les déchets sont depuis toujours étroitement associés. Ainsi, pour Laurent Olivier, « La démarche de l'archéologue est [...], fondamentalement, celle d'un "chiffonnier du passé", qui collecte les débris des temps anciens » (2008 : 16). Selon Jean-Paul Demoule, « les archéologues ne fouillent jamais que des débris, villes détruites ou abandonnées, maisons en ruines et remblayées, objets jetés au rebut, etc. Même les tombes, si elles ne sont pas à proprement parler détritiques sont néanmoins une forme de mise à l'écart définitive » (2012 : 167). Dans cette perspective de traitement des vestiges des sociétés, il est indiscutable que l'ethnologie et les musées de société pratiquent également une forme d'archéologie. La spécificité de la discipline ethnologique, cherchant à se distinguer de l'histoire et de la sociologie, a été souvent condensée dans la fameuse formule issue des *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*. Il s'agissait d'affirmer l'intérêt du trivial et de l'ordinaire pour la science humaine : « En fouillant un tas d'ordures, on peut reconstituer toute la vie d'une société ; beaucoup mieux, le plus souvent, qu'en s'attachant aux objets rares ou riches. » (*Instructions sommaires...*, 1931 : 9). Cette célèbre phrase est attribuée à Marcel Mauss, alors qu'elle ne se trouve dans aucune publication de cette figure tutélaire de l'ethnologie française. Les *Instructions sommaires* n'ont pas d'auteur crédité, elles ont été « rédigées d'après les cours professés à l'Institut d'Ethnologie » (*Instructions sommaires...*, 1931 : 3), sans que soit précisé qui les a rédigées ni qui a dispensé les cours⁷. Mais si l'on se réfère aux écrits de Mauss, il est évident que l'idée exprimée en l'occurrence correspond parfaitement à la logique scientifique développée par ailleurs, tout comme, dans le même texte, cette « règle de la boîte de conserve » (Bazin, 2008 : 578) : « Les objets les plus communs sont ceux qui en apprennent le plus sur une civilisation. Une boîte de conserves, par exemple, caractérise mieux nos sociétés que le bijou le plus somptueux ou que le timbre le plus rare » (*Instructions sommaires...*, 1931 : 8). Cette philosophie de l'enquête de terrain fait des ethnologues – à l'instar des archéologues – des traqueurs de restes, de rebuts, de déchets, des chiffonniers du passé...mais aussi du présent ?

Signalons toutefois que la pertinence du tas d'ordures n'est pas unanimement acceptée par la discipline. Claude Lévi-Strauss la balayait avec un certain mépris en parlant des musées de société : « [...] essaierait-on d'appliquer l'idéologie du musée des arts et traditions populaires au musée de société, on en viendrait à déverser les quatre kilos d'ordures (que, tout un chacun, nous fabriquons chaque jour) dans un musée au lieu de les envoyer dans une usine d'incinération » (Chiva, 1992 : 157). L'idée est pourtant séduisante, même si le poids de 4 kilos par jour serait à réactualiser. Nous nous trouvons ici face à l'opposition bien connue entre le musée esthétique et le musée pédagogique, opposition qui n'est pas frontale et peut connaître une foule de nuances. Mais finalement, qu'on s'en félicite ou qu'on le déplore, les conservateurs et les ethnologues chercheurs des musées de société et écomusées ont toujours affaire aux

⁷ C'est Jean Jamin qui, dans sa présentation de *Miroir de l'Afrique*, établit le lien entre les cours de Mauss suivis par Michel Leiris en 1930 et la rédaction de la brochure des *Instructions sommaires* rédigée par le même Leiris et Marcel Griaule, préparant la mission Dakar-Djibouti (Jamin, 1996 : 28-30). La phrase est également citée et attribuée à Marcel Mauss par Jacques Soustelle : « Ce qu'il y a de plus important à étudier dans une société, ce sont les tas d'ordures » (1967 : 22). Soustelle a lui aussi suivi les cours de Mauss à l'Institut d'Ethnologie.

déchets, plus ou moins explicitement, plus ou moins directement, parfois même à leur corps défendant. Ils collectent ce qui reste, dans les caves, les greniers, les usines ou les ateliers désaffectés. Ce qu'ils trouvent au cours de leurs enquêtes ou même simplement dans le cours du travail quotidien, ce sont des restes et des déchets au sens étymologique du terme : ce qui est déchu, qui n'a plus d'utilité, qui n'est plus désiré par son propriétaire. Cela intéresse le musée parce que c'est un témoignage matériel d'une époque ou d'une activité. Mais cela n'intéresse, au moment de la collecte, plus personne d'autre : c'est un rebut dont le propriétaire n'a pas pris la peine de se débarrasser. L'opération patrimoniale consiste à faire en sorte que ce rebut redevienne intéressant, sinon pour son propriétaire, du moins pour la collectivité (le public du musée, les collections publiques, etc.). Le musée réhabilite l'objet déchu, il en fait un exemple, un témoin, un symbole, ou un marqueur identitaire, et la liste n'est pas exhaustive. Cette définition très extensive et provocatrice du déchet vise surtout à montrer combien la frontière entre reste, déchet, rebut, patrimoine est une frontière sinueuse et mouvante. Il faudrait, sémantiquement, parvenir à dépouiller le terme de déchet de toute connotation négative. Un déchet n'est pas forcément un détritus, ce qui est déchu ne devient pas pour autant méprisable et sans intérêt. Le travail de terrain mené dans un dépotoir industriel depuis quelques années m'a permis d'en prendre pleinement conscience.

4. L'ENQUETE DE TERRAIN : TRANSFORMER UNE FRICHE EN DEPOTOIR ARCHEOLOGIQUE

Ma présence sur place et une attention permanente au terrain, entendu comme objet de recherche autant que comme site et corpus, m'ont permis d'être rapidement informé, en 2011, de la découverte d'une des décharges de l'usine Langeron. En prospectant sur un terrain en friche, jusqu'alors inaccessible, mon informateur-collectionneur avait découvert des moules de plâtre et des tessons en grande quantité. Ce qu'il appelait alors « quelques trouvailles intéressantes » était des éléments d'outillage usagés et des fragments de produits céramiques non commercialisés, ni plus ni moins que des déchets de production des établissements Langeron. La question qui s'est alors posée à nous était multiple : que faire de cette masse de déchets que nous supposons enfouie ici ? Que pouvait-elle nous apprendre sur l'histoire de l'entreprise et de ses produits que nous ne sachions déjà par les recherches précédentes ? Comment procéder pour explorer au mieux cette décharge ? Faute d'archéologue de métier sur place, susceptible d'être intéressé par un travail sur la période contemporaine, nous avons décidé, en accord avec l'écomusée Creusot-Montceau⁸ acceptant d'accueillir au sein de ses collections les vestiges mobiliers, de nous engager dans un sondage archéologique après avoir obtenu l'autorisation officielle du Service Régional de l'Archéologie. Malgré notre absence de formation dans cette discipline, nous avons respecté la procédure légale de toute démarche visant à « effectuer sur un terrain lui appartenant ou appartenant à autrui des fouilles ou des

⁸ L'écomusée Creusot-Montceau, fondé en 1973, est depuis le 1er janvier 2012 un service de l'établissement public de coopération intercommunale, la Communauté Urbaine Le Creusot-Montceau-Les-Mines. Il bénéficie du label « Musée de France », ce qui assure l'inaliénabilité des collections inventoriées. L'autorisation de sondage archéologique a été accordée dans ce cadre, offrant des assurances sur la pérennité du mobilier découvert.

sondages à l'effet de recherches de monuments ou d'objets pouvant intéresser la préhistoire, l'histoire, l'art ou l'archéologie »⁹. A partir de là, les déchets que nous avons repérés et dont nous ignorions alors le volume exact et la fourchette chronologique dont ils relevaient, devenaient potentiellement éléments de patrimoine archéologique.

Peu à peu, le terme « dépotoir » s'est imposé pour désigner le site. Un archéologue local nous avait conseillé d'utiliser la terminologie « dépotoir hors-sol » pour nous permettre dans un premier temps de collecter en surface et sans excavation. Il ne s'agissait pas de contourner habilement la législation mais de nous limiter à un travail littéralement superficiel, dont nous avons très vite pris conscience qu'il ne suffirait pas. L'enquête ethnologique des années 1990 et 2000 sur les poteries de grès, qui ne s'était pas spécialement intéressée à ce lieu, avait repéré le site de déversement que les témoins appelaient « verse » ou « casse », reprenant les appellations vernaculaires qui désignent globalement tout lieu d'évacuation et de stockage des déchets. Lors des premiers échanges avec mon informateur collectionneur ou avec l'écomusée, nous parlions d'un site de « déblais ». Les descendants de la famille Langeron évoquaient les « crasses »¹⁰ : les crasses, c'était là où l'entreprise et la famille jetaient leurs déchets, à l'écart de l'usine et des habitations, terrain de jeu aventureux pour les enfants du quartier. Depuis les années 1960, après la fermeture de l'usine Langeron, puis l'installation dans les bâtiments d'une fabrique de confiseries, la faillite de celle-ci et le rachat de l'ensemble par un entrepreneur en travaux publics, la décharge avait été couverte de terre arable sur laquelle la végétation avait prospéré, en faisant un lieu inaccessible et invisible. C'était devenu une friche, sans dénomination, pour ainsi dire hors du temps. Notre intervention l'a fait revenir dans l'espace connu, d'où la question de sa définition et de sa désignation. L'utilisation du terme « dépotoir » correspond à une terminologie spécialisée et inscrit notre démarche dans la lignée des recherches menées sur la production céramique par des générations d'archéologues. Etymologiquement, le terme « dépotoir » vient de « pot » ; usuellement, il désigne le lieu où l'on verse les matières provenant des vidanges et par extension, celui où l'on met les objets au rebut¹¹. Les dépotoirs, qu'ils soient domestiques ou liés à la production, constituent une source majeure pour l'archéologie de la céramique et la spécialité céramologique. En décidant de transformer les « crasses » en « dépotoir », nous prenions l'initiative de faire de ce site un objet de recherche et de transformer un lieu d'abandon de déchets en ressource archéologique et historique.

⁹ Code du patrimoine, 2004, Livre V, Archéologie, article L531-1 reprenant la loi du 27 septembre 1941 portant réglementation des fouilles archéologiques. Voir le site www.archeodroit.net, réglementation de l'archéologie de terrain en France (http://www.archeodroit.net/html/jdc_regl.html, consulté le 28/05/18) et <https://www.legifrance.gouv.fr/affichCode.do?cidTexte=LEGITEXT000006074236>, code du patrimoine, consulté le 28/05/18.

¹⁰ Ce terme désigne localement les amas de déchets des usines métallurgiques et de matériaux stériles miniers. Il est employé au lieu de « crassiers » ou « terrils ».

¹¹ *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, éditions Le Robert, 1992. Il serait intéressant d'approfondir l'étymologie du terme, pour voir comment l'on passe du lieu où l'on verse le contenu usagé des pots au lieu où l'on se débarrasse des pots eux-mêmes : en archéologie, ce dernier sens est le plus courant désormais, que l'on parle de dépotoir domestique ou de dépotoir de production.

5. UN DEPOTOIR MASSIF ET RATIONNEL

Après un décapage au bulldozer pour dégager l'humus et la végétation qui couvraient le site, nous nous sommes engagés d'abord dans une fouille assez peu méthodique, visant à collecter du mobilier davantage qu'à chercher des structures. L'objectif scientifique du sondage archéologique était explicitement celui de la datation des déversements et du supplément d'information sur les productions Langeron susceptible d'être apporté par les éléments découverts. La question des rapports de l'entreprise à ses déchets et du tri effectué parmi les céramiques produites n'entraient que secondairement en ligne de compte.

Par rapport aux précédentes phases de l'enquête, qui nous avaient mis en présence d'objets parfois abîmés mais généralement intacts, conservés en petite quantité, parfois même en un seul exemplaire, la nouveauté du travail mené à Pont-des-Vernes depuis 2011 dans le dépotoir Langeron tient principalement à la masse des déchets à laquelle nous avons été confrontés. Il ne s'agit plus de « restes » oubliés, abandonnés sur place ou dans un remblai, mais d'une quantité matérielle énorme d'objets, de matières et de fragments délibérément éliminés, rassemblés et entassés dans un espace spécialement affecté à cet usage. Notre premier travail a consisté à catégoriser le contenu de ce qui nous apparaissait d'emblée comme un amoncellement désordonné. Pour être le plus synthétique possible, les grandes catégories de mobilier extraites du dépotoir relèvent de plusieurs logiques de déversement. Dans l'ordre de la mise au jour, du niveau le plus proche de la surface du sol au niveau le plus profondément enseveli – sans qu'existe véritablement une hiérarchie chronologique des couches archéologiques –, nous avons collecté d'abord des moules de plâtre pour la fabrication par coulage, calibrage et estampage. Ces moules et modèles avaient été déversés d'un seul coup, lors du nettoyage des ateliers après la fermeture de l'entreprise en 1957. En dessous, se trouvaient : des ratés de cuisson, poteries cloquées, déformées, fissurées, glaçures mal réparties ou brûlées ; des débris de matériaux réfractaires équipant les fours, renouvelés après chaque cuisson ; des matières premières non utilisées, argiles, oxydes métalliques pour glaçure, charbon ; de l'outillage, comme des estèques, des nuanciers, des galets pour broyeurs ; quelques déchets domestiques, des semelles de chaussures, des flacons et bouteilles de verre, de la vaisselle en faïence.

La première campagne de fouille (2012) nous a permis d'enrichir considérablement les collections destinées à l'écomusée Creusot-Montceau. Dans le domaine de la céramique, celui-ci possède des centaines d'objets produits par les entreprises locales (tuiles, briques, décors de façade, poteries) ainsi que des outils, des machines et d'importantes ressources iconographiques. Ces collections ont été constituées depuis les années 1970 à l'occasion de donations, de collectes, d'enquêtes spécifiques et d'expositions¹². Mais la nouveauté de ce

¹² En outre, l'écomusée a mené à bien à partir de 1995 la réhabilitation d'une usine de fabrication de briques fondée en 1893 et à partir de 2008 celle d'une maison patronale de tuiliers industriels, la villa Perrusson, sur laquelle sont présentés de nombreux éléments de céramique architecturale. Voir <http://www.villaperrusson.fr/>,

travail archéologique a résidé dans la collecte d'objets faisant progresser la connaissance du processus de fabrication céramique dans l'entreprise Langeron, notamment du moulage. En effet, nous n'avons réussi à collecter que quelques moules de plâtre au cours de l'enquête des années 1990 et 2000. La fouille nous a permis d'inventorier 170 modèles de moules, matrices et modèles de plâtre correspondant à des produits parfois inconnus¹³. Nous avons également exhumé des outils, des échantillons, des nuanciers de glaçure et autres objets relatifs au processus de fabrication que nous n'avons pas pu collecter auparavant. La seconde campagne (2014) a été un peu plus méthodique, suite aux conseils d'archéologues professionnels. Nous avons mené une série de sondages afin de circonscrire l'étendue des dépôts, et un travail en tranchée, parallèle au sens du déversement, pour réfléchir à la gestion des déchets par l'entreprise. Cette réflexion a mis en évidence la volonté des industriels de limiter le dépôt des rebuts de l'activité dans un espace précis et d'aménager le terrain de façon à rationaliser l'élimination des matériaux. Le site est borné, au sud et à l'est, par un muret non maçonné que nous avons dégagé de la friche en 2014. L'ensemble de ces structures atteste d'un véritable aménagement de la décharge qu'on considérerait plutôt comme un déversement sauvage. Les industriels ont assaini la voie d'accès au site et délimité le déversement afin d'éviter qu'il ne s'étende sur la parcelle voisine. Les Langeron ont donc adopté une démarche raisonnée pour cantonner les déversements à une surface maîtrisée. En outre, la stratigraphie mise en évidence montre que si les déversements s'effectuaient par dépôts de tas de débris plus ou moins dispersés sur le terrain, l'ensemble était ensuite arasé mécaniquement et tassé afin d'en réduire le volume. L'archéologie du dépotoir, sur le plan historique, nous a permis d'appréhender une période clé, celle où une manufacture active depuis les années 1820 dans la production du conditionnement de grès cérame bascule dans le XX^e siècle. La modernisation et l'adoption de procédés de moulage en 1920, dont nous retrouvons la trace dans les archives des établissements Langeron, ont contraint l'entreprise à modifier ses pratiques de gestion des déchets, face à leur croissance exponentielle. Il a fallu éliminer les moules usagés, gérer les tâtonnements dus à l'adoption de nouvelles techniques, se soumettre aux exigences accrues de la clientèle quant à la forme et aux coloris des produits finis. Par l'analyse de son contenu et de sa logique de constitution, le dépotoir nous donne à voir les prémises de la société de consommation.

6. ASSOCIER ARCHEOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE

Par obligation juridique, notre travail sur le dépotoir Langeron de Pont-des-Vernes relève de l'archéologie telle que la définit le Code du Patrimoine en France. Dès lors qu'il y a fouille, il y a archéologie, sans que cette équivalence soit scientifiquement soutenable, comme le proclament depuis plusieurs années de nombreux archéologues. Si c'était le cas en effet,

consulté le 28/05/18 ; voir aussi, sur la Briqueterie, désormais gérée par la municipalité de Ciry-le-Noble, <http://www.ecomusee-creusot-montceau.fr/spip.php?rubrique63>, consulté le 28/05/18.

¹³ L'inventaire réalisé est un travail provisoire, mené par Jacques Gaudiau, collectionneur de céramiques, et moi-même en tant que responsable d'opération. Le mobilier archéologique est pour l'heure toujours en attente d'inventaire systématique en vue d'intégrer les collections de l'écomusée.

écrivait Philippe Bruneau et Pierre-Yves Balut, l'objet propre à l'archéologie ne se définirait que par son enfouissement : « ce qui n'est pas enterré ne paraît pas archéologique [et] les frontières de la science sont celles du trou » (1982 : 8). Mais dans notre cas, c'est bien la nécessité de la fouille qui a imposé la juridiction archéologique à notre opération, modifiant nos procédures d'enquête et notre propre rapport aux objets. Nous avons tenté de nous conformer à une définition large de l'archéologie, bien résumée par Philippe Boissinot : « Nous proposons de définir l'archéologie comme l'opération de démontage de l'agrégat » celui-ci étant un « ensemble d'éléments juxtaposés, et finalement structurés, réunis par une certaine cohésion » (2015 : 13-14). Notre projet était bien de « démonter l'agrégat » formé par le déversement de déchets par l'entreprise Langeron et, pour ce faire, d'adopter une méthode archéologique en essayant de conserver sur l'opération le point de vue anthropologique correspondant à la fois à mes compétences professionnelles et à l'histoire de l'enquête telle qu'elle a été menée depuis le milieu des années 1990. En l'occurrence, un point de vue anthropologique revient à considérer que les données de l'enquête ne sont pas seulement des objets mobiliers et des structures, mais aussi des relations sociales, des discours et des pratiques. Sur ce terrain, la découverte d'un dépotoir de céramique par un informateur est un événement, un fait d'enquête que nous pouvons considérer comme une donnée ; les interactions générées par ce fait produisent elles-mêmes des données (message électronique, dialogues, photographies, notes...). Les objets et les fragments céramiques, les stratigraphies, les éléments minéraux et métalliques, les outils issus de la fouille du dépotoir ne forment qu'un ensemble de données parmi d'autres, correspondant peut-être mieux au sens commun du mot « donnée » mais ne différant des précédentes que par leur nature matérielle.

Toute la difficulté est de ne pas catégoriser ces données par discipline – les objets seraient *archéologiques*, les échanges verbaux seraient *anthropologiques*, les archives écrites *historiques* – mais d'en tirer des comptes-rendus scientifiques enrichis par leur complémentarité. La question des données en anthropologie fait débat, principalement depuis les années 1980 et l'émergence d'un courant post-moderne au sein de la discipline. L'anthropologue ne se contente pas de collecter des informations sur son terrain, des données sociales, symboliques et matérielles susceptibles d'être inventoriées, catégorisées et muséifiées, il suscite des dialogues, participe à des situations, noue des liens de confiance voire d'amitié avec ses interlocuteurs afin d'en tirer le matériau de son enquête dont il fera un texte. Il est un auteur, dont le travail, selon James Clifford (1996), ne s'éloigne guère de celui de l'écrivain ; il peut être aussi un metteur en scène, quasiment un dramaturge si l'on suit Johannes Fabian (1999). Jean-Pierre Olivier de Sardan est parvenu à mettre au clair ce problème des données en renvoyant dos à dos les illusions des positivistes comme des postmodernes. Les données de l'anthropologue, écrit-il, « ne sont pas des “morceaux de réel” cueillis et conservés tels quels par le chercheur (illusion positiviste), pas plus qu'elles ne sont de pures constructions de son esprit ou de sa sensibilité (illusion subjectiviste). Les données sont la transformation en traces objectivées de “morceaux de réel” tels qu'ils ont été sélectionnés et perçus par le chercheur » (1995 : 4). Alban Bensa a formulé différemment la même idée : « Nous ne pouvons plus nous en tenir à l'idée que l'enquête est une collecte d'informations éparses à disposition du chercheur comme des champignons dans une forêt » (2010 : 39). Le rôle de l'enquêteur dans le déroulement de son enquête, les rencontres que génère celle-ci entre un chercheur et d'autres

acteurs sociaux mais aussi avec des lieux, des objets, des êtres ou des paysages sont constitutifs des données de la recherche anthropologique, peut-être plus attentive que d'autres à certains faits car basée sur une méthode empirique dotée d'effets particuliers : « L'enquête de terrain fait feu de tout bois. Son empirisme est résolument éclectique, et s'appuie sur tous les modes de recueil de données possibles » (Olivier de Sardan, 1995 : 10). C'est bien ainsi que nous avons envisagé notre travail, a priori très éloigné des habitudes disciplinaires mais totalement en phase avec une approche éclectique de ce terrain.

Enfin, l'agrégat dont Philippe Boissinot fait le socle de l'archéologie peut, dans notre cas, désigner non seulement le dépotoir et son contenu, mais l'ensemble des situations, des rencontres et des phénomènes accompagnant son démontage. Les deux questions à poser, toujours selon Boissinot, par l'archéologie face à un agrégat sont : *qu'est-ce qu'il y a ici ? et que s'est-il passé ici ?* (2015 : 14). Il semble clair que pour l'anthropologie, ces deux questions n'en font qu'une, ou du moins n'est-il pas pertinent de les dissocier radicalement. Ce qu'il y a ici, ce sont des choses matérielles, des déchets principalement, mais c'est aussi une situation qui fait partie des données de l'enquête – un anthropologue qui s'adonne à des fouilles archéologiques avec un collectionneur de céramiques¹⁴ –. Ce qui s'est passé ici, nous tentons de le retracer à partir du démontage de l'agrégat tout en restant attentif à ce qui s'y passe au présent, aux faits qui s'y déroulent, aux gestes des acteurs, à leur dialogue, à leur sensibilité aux choses et aux êtres. Si agrégat il y a, il n'est pas seulement matériel, mais aussi mémoriel, affectif et social et il est bien la matière première de l'enquête.

7. RENOUVELLEMENT DE PERSPECTIVE : UNE EXPERIENCE SENSIBLE

L'expérience de la fouille elle-même, c'est-à-dire la confrontation physique et sensible aux éléments, a fait profondément évoluer notre vision du patrimoine. L'image classique de ces objets désormais collectionnés et mis en musée était celle d'un alignement de bouteilles, pots et vases, dont la glaçure brille après nettoyage sous la lumière des vitrines. Cet alignement est celui du catalogue d'entreprise, du rayonnage du collectionneur, de la muséographie classique ; on y admire des objets intacts, propres, mis en valeur et parfois singularisés pour certaines caractéristiques spécifiques. Le dépotoir et sa fouille ont cassé cette perspective. L'archéologie du déchet, théorisée depuis les années 1970 aux USA, oblige à une confrontation directe à la matière : « To understand garbage you have to touch it, to feel it, to sort it, to smell it » (Rathje et Murphy, 1992 : 9). Cette réalité physique s'est imposée à nous sur le chantier du dépotoir Langeron, qui a constitué pour nos pratiques de recherche une véritable révolution des sens. D'abord, pour parvenir sur place, il nous a fallu marcher avec peine dans les hautes herbes, longer des bâtiments désaffectés de l'usine, enjamber un peuplier abattu, traverser un sous-bois avant de déboucher sur le site même. Le dépotoir était envahi par une végétation variée, arbres divers, ronces, orties, fougères et renouées du Japon, plante invasive révélatrice de l'humidité.

¹⁴ Je réduis au maximum le nombre des acteurs en fonction des contraintes de publication. Il faudrait ajouter les personnes étant ponctuellement ou régulièrement intervenues sur le chantier ainsi que les autres faits d'enquêtes ayant eu lieu ailleurs.

L'environnement de ce lieu isolé, à l'écart des voies de communication, garde une ambiance très champêtre, animée de chants d'oiseaux et de bourdonnements d'insectes, peuplée d'une faune installée depuis des années dans la friche. Le contraste est grand avec les milieux où nous rencontrons ou collectons habituellement les objets qui nous intéressent : les brocantes, les musées, les logements de particuliers et de collectionneurs ; contraste plus grand encore avec l'univers industriel fait de mécanique, de bruits métalliques, de machinisme, d'espaces clos, sombres et poussiéreux qui formaient la réalité des usines de fabrication céramique.

Au fur et à mesure de notre progression parmi les niveaux de déchets entassés, il nous a fallu appréhender le désordre, le caractère chaotique de la configuration du dépotoir. Celui-ci est parvenu jusqu'à nous comme un entassement désordonné, où s'enchevêtrent débris organiques, minéraux, céramiques, plâtre et ferrailles. La fouille nous a imposé un nouveau rapport à la matière, au toucher des argiles, des gravats, des tessons de biscuit¹⁵, du plâtre, très différent du contact lisse et froid de la surface d'une poterie émaillée auquel nous étions accoutumés. Par l'intermédiaire des poteries fragmentées, nous accédions à l'intimité du processus de fabrication, à la gestuelle même de l'ouvrier tourneur. Ce n'est plus un contenant, un objet fermé sur lui-même autour d'une substance, mais une poterie ouverte sur les traces du processus technique. Sur les éléments réfractaires destinés à caler les céramiques à l'intérieur du four, nous identifions même les traces de doigts, les empreintes physiques laissées par les ouvriers de l'usine.

Les critères de collecte et de conservation d'un écomusée, s'ils diffèrent évidemment de ceux d'un musée d'art par exemple, privilégient les objets intacts ou peu altérés, les plus représentatifs d'une production, ou encore ceux qui correspondent le mieux aux canons d'une certaine esthétique – industrielle en l'occurrence. Dans la masse des déchets du dépotoir, ces critères classiques n'étaient pas applicables dans un premier temps. Sur place, en cours de fouille, nous avons décidé de conserver également certains débris comme de la ferraille, des bouteilles de verre, des matières plastiques ou des agglomérats de substances diverses (poudres et cristaux colorés, argiles, charbons, sables réfractaires). Pour ce qui est de la vaisselle commune et des autres accessoires de la vie quotidienne des ouvriers, l'idée était de matérialiser l'existence des hommes et des femmes ayant travaillé ici, sans véritable ambition scientifique faute d'échantillonnage précis – ce qui d'ailleurs est une des limites de notre travail –. Objets marginaux, hors-champ par rapport à la problématique de l'enquête, ils sont des « détails habituellement considérés comme sans importance, ou même triviaux et “bas” » (Ginzburg, 2010 : 230). Il convenait de conserver ces matériaux comme un pari sur l'avenir : peut-être un jour aurions-nous la possibilité de faire analyser ces restes encore muets. Sans préjuger des choix de l'écomusée au moment de l'inventaire de ce mobilier archéologique, il est certain qu'une partie de ce que nous avons exhumé intégrera la catégorie de matériel d'étude telle que

¹⁵ Poterie cuite autour de 900°C, avant émaillage et seconde cuisson à 1280°C.

la définit la note circulaire de 2012 complétant le code du patrimoine¹⁶. Ce matériel « ...n'a pas vocation à être conservé en totalité, en l'état, sans limitation dans le temps »¹⁷.

Pour utiliser une métaphore chimique, l'étude de ce dépotoir nous a donné accès à un précipité de l'activité industrielle. Un précipité est le dépôt obtenu quand se produit une précipitation¹⁸, c'est le sédiment matériel, ce qui subsiste d'une histoire. En l'occurrence des matières, des débris, une masse matérielle considérable en marge de la production, un fatras produit par le déversement, l'érosion, l'invasion végétale, le travail des animaux sauvages (renards, souris, lapins, vers, oiseaux, etc.). Ce ne sont pas seulement des objets brisés, traces de la production industrielle et de ses marges ; ce que nous dégageons de l'humus, ce sont les signes d'existences passées, les tâtonnements des ouvriers, les repas et les jeux d'enfants, les soins quotidiens, le nécessaire comme le superflu. C'est aussi un accès à l'envers de la production (négatif des moules de plâtre, intérieur des objets, traces ...), correspondant à des produits finis que nous ne connaissions que sur catalogue ou en collection, voire que nous ne connaissions pas. L'exemple emblématique de cette dernière catégorie est le modèle de plâtre et le moule correspondant d'une tête de poupée, tendant à prouver que les établissements Langeron ont produit en céramique ce type de jouet. Jusqu'alors, aucun témoignage ni aucun document d'archive ne nous avait permis d'identifier cette production. Reste à confirmer que des têtes de poupée d'argile ont été effectivement coulées dans ce moule de plâtre, puis cuites dans les fours de l'usine, même si nous pouvons supposer raisonnablement que les entrepreneurs n'auraient pas perdu de temps à fabriquer un modèle puis un moule de plâtre sans objectif de fabrication déterminé.

Le premier sondage archéologique a donné lieu à une exposition de l'écomusée, organisée à la Briqueterie de Ciry-le-Noble en 2013¹⁹. Nous y avons réfléchi avec la directrice conservatrice de l'écomusée et une scénographe, en nous adaptant à l'espace dédié. L'objectif n'était ni d'exposer la totalité du matériel archéologique, ni de sélectionner les objets les plus remarquables ou les plus évocateurs mais plutôt de présenter l'expérience de la fouille elle-même. Car l'écomusée Creusot-Montceau, en plus de quarante années d'existence, n'avait jamais traité la problématique archéologique²⁰ et n'avait par conséquent jamais exposé d'objets relevant explicitement de la catégorie du déchet. Il s'agissait donc de s'intéresser à une démarche originale dans ce cadre et d'évoquer un rapport aux objets de patrimoine très différent

¹⁶Note circulaire du 19 juillet 2012 relative à la problématique des matériels d'étude... : <http://www2.culture.gouv.fr/documentation/joconde/fr/partenaires/AIDEMUSEES/materiels-etude.pdf> consulté le 29/05/18.

¹⁷ Ibidem, paragraphe 1.2.

¹⁸ La précipitation peut être considérée comme le phénomène inverse de la dissolution. Une précipitation correspond à la formation, dans une solution, d'un composé solide (distinct de la phase liquide du solvant) à partir d'une ou plusieurs espèces chimiques initialement dissoutes. Le précipité est le composé solide qui se forme lors de la précipitation.

¹⁹ Cette exposition était accompagnée d'un catalogue (Bonnot et Gaudiau 2013). Elle est toujours visible à la Briqueterie et inscrite chaque saison au programme de l'écomusée : <https://www.creusot-montceau.org/images/pdf/progcult18.pdf>, consulté le 29/05/18. Voir p. 18 et 19.

²⁰ Il y avait cependant, dans l'exposition permanente des années 1980 et 1990 du Musée de l'Homme et de l'Industrie au Creusot, une vitrine évoquant l'archéologie du futur, proposition uchronique ou dystopique imaginant ce que les archéologues retiendraient comme objets représentatifs de notre époque.

de ce qu'il était ordinairement dans l'institution. Le dépotoir lui-même, comme déversement de déchets de plâtre et de céramiques mêlés à la terre et à la cendre, avait été partiellement restitué, ainsi que l'empilement des moules et modèles de plâtre, afin de faire saisir au public l'effet de masse produit par cette découverte. Les objets exposés sous vitrine, la plupart fragmentaires, proposaient un panorama des différentes catégories identifiées (ratés de cuisson ou d'émaillage, outillage, échantillons, nuanciers, objets non identifiés, etc.). Un diaporama montrant des images du chantier en cours était complété par une interview audio des « fouilleurs » ; un panneau de textes et photographies retraçait à grands traits l'histoire de l'entreprise – qui n'était pas le cœur du propos. Avant d'entrer officiellement dans les collections des musées de France, ce qui sera le cas lorsque l'inventaire des objets mobiliers exhumés par la fouille du dépotoir aura été effectué par l'écomusée Creusot-Montceau, les déchets de l'usine Langeron auront déjà été mis en lumière et mis en valeur dans le cadre de cette exposition, valorisés en tant que « trésors ».

8. CONCLUSION : UNE SOCIÉTÉ LIQUIDE ET ENCHEVÊTRÉE

Dans la synthèse qu'il consacre à l'histoire des déchets, Baptiste Monsaingeon (2017) date leur invention du XIX^e siècle. Avant la révolution industrielle en effet, le problème du déchet ne se posait pas aux humains, ou se posait très différemment du fait des pratiques de emploi et de recyclage. Pour entériner l'émergence et l'ampleur du phénomène détritique, Monsaingeon a même suggéré de remplacer la notion d'anthropocène – nom de la nouvelle ère de l'histoire terrestre dans laquelle nous serions entrés – par celle de poubellocène. C'est la production d'une masse toujours plus importante d'objets non réutilisables qui a progressivement posé problème et notre travail sur le dépotoir des établissements Langeron est révélateur à cet égard. La production de grès cérame a nécessité l'ouverture d'une décharge centralisée et aménagée seulement à partir du moment où l'utilisation de moules de plâtre et la fabrication de grandes séries soumise aux exigences normatives de la clientèle a mis les industriels en présence d'une masse matérielle non recyclable. L'adoption des procédés de moulage par l'entreprise a profondément modifié la logique de production et les critères de sélection des produits finis sont devenus plus stricts, entraînant une hausse du volume des rebuts. Sur le plan historique, cette expérience archéologique nous a permis de toucher du doigt un moment de basculement de ce secteur d'activité. Mais sur le plan anthropologique peuvent se poser d'autres questions quant à la perception et la prise en compte assumée des déchets dans le fonctionnement et le travail mémoriel de nos sociétés.

L'analyse de Bauman dresse le constat du « renversement des valeurs attachées respectivement à la durée et à l'éphémère » (2013 : 132) c'est-à-dire de la prééminence de celui-ci sur celle-là dans la société consumériste, qui prend le pas sur la société productiviste. « Le chemin menant du magasin à la poubelle doit être court, et vite franchi » (Bauman, 2013 : 130). L'objet utile doit être volatile et éphémère pour être désirable et c'est le déchet qui se trouve solide et durable. Cette révolution des valeurs est le fruit d'un paradoxe : la modernité technologique censée être toujours plus virtuelle et dématérialisée produit toujours plus de déchets, toujours plus polluants, comme le clament les mouvements décroissants appelant à la simplicité volontaire et comme l'analysent certains historiens et sociologues – Jean-Baptiste

Fressoz (2012), Fabrice Flipo (2013, 2014), François Jarrige (2016, 2017) notamment –. D'autre part, les nouvelles technologies, par exemple l'imprimante 3D (Buchli 2009) ont bouleversé profondément notre vision des objets. Les frontières catégorielles traditionnelles s'estompent, l'éphémère surpasse le durable, la virtualité engorge le monde de matérialité détritique. Et si, propose Baptiste Monsaingeon, nous assumions ces réalités en ne condamnant pas l'existence même du déchet mais en l'abordant comme un « opérateur critique », en s'intéressant à son statut d'indice (2017 : 233) ? C'est ce que nous avons proposé en intégrant les déchets du dépotoir au patrimoine local valorisé par l'écomusée et en proposant une exposition qui ne soit pas seulement un rassemblement de données matérielles mais bien un questionnement sur le traitement des rebuts industriels, complété par un ouvrage (le catalogue d'exposition) dont l'objectif va au-delà de la seule mise en contexte du mobilier archéologique. En entrant, à terme, dans les collections d'un écomusée labellisé « Musée de France », les fragments de poterie, les accessoires de cuisson réfractaires jetés après usage, les ratés, les essais, les moules de plâtre usagés vont acquérir un statut patrimonial auquel leur élimination physique par les industriels ne les destinait pas. D'ores et déjà, la mise en lumière de certains d'entre eux dans le cadre de l'exposition « Trésors de dépotoir » a marqué une mutation décisive dans leur parcours social.

Pour se saisir pleinement de la problématique du déchet, la question patrimoniale devrait se poser non pas comme une opération nostalgique mais comme un regard critique posé sur les sociétés actuelles. Se mesurer physiquement, comme tout archéologue est amené à le faire, aux restes et à l'encombrement matériel, amène le chercheur à réfléchir concrètement au déchet comme « fragment signifiant du monde » (Monsaingeon, 2017 : 252), marqueur matériel de l'histoire sociale, politique et culturelle. Pour cela, les sciences sociales et les musées ne peuvent plus se contenter de considérer l'objet à travers sa matérialité bien définie, clairement délimitée mais doivent aussi s'interroger sur ses origines – matériaux et processus – et sur son devenir – enchevêtrement, interdépendance choses/personnes –. L'objet n'est plus central, du moins dans l'acception traditionnelle du terme. La notion d'enchevêtrement peut nous aider à penser ce conglomérat. Ian Hodder (2014) définit l'enchevêtrement comme la combinaison d'interdépendance entre choses et humains, les uns et les autres étant « produits relationnellement » (*relationally produced*). Le mot enchevêtrement (*entanglement*) tente de traduire la façon dont les hommes et les choses se piègent entre eux, s'empêtrent dans l'interdépendance. Plus l'homme accumule ce matériel, plus il est empêtré dans les choses, nous dit Hodder (2014 : 29). Les nouveaux modes de vie génèrent de nouvelles nécessités matérielles, les unes entraînant les autres. Comment mieux saisir l'enchevêtrement qu'à travers l'exploration d'un tas de déchets ? La réalité enchevêtrée des restes ne serait-elle pas désormais la matérialité privilégiée du patrimoine ? Après tout, puisque les objets contemporains sont appelés à devenir obsolètes de plus en plus vite – ce qui signifie qu'ils deviennent des déchets de plus en plus vite – nous n'aurons plus le temps de les collecter avant qu'ils ne déchoient. Ce sont donc bien des déchets que nous pouvons le plus aisément appréhender. C'est donc, peut-être, par le déchet que le patrimoine peut penser le plus pertinemment la vie liquide, en renouvelant une partie de ses perspectives. A cet égard, il convient d'être précis sur le devenir des déchets du dépotoir Langeron, dont la majeure partie, quantitativement, est demeurée sur

place²¹. Les tonnes de tessons céramiques déversées ici pendant plusieurs décennies ne pouvaient matériellement pas être conservées et n'avaient qu'un intérêt scientifique limité. Comme tout archéologue confronté à une telle accumulation de mobilier, nous avons effectué un échantillonnage basé sur notre connaissance de la production de l'entreprise. Ce que nous avons choisi de conserver, c'est-à-dire d'extraire du dépotoir et de mettre à l'abri, n'entrera pas en totalité dans les collections inaliénables du patrimoine national. Une partie des ferrailles et des verres, après examen, a déjà été éliminée en déchetterie, soit trop détériorées, soit sans intérêt notable pour les bouteilles de verre industriel. Les objets ou fragments d'objets sélectionnés pour l'exposition, en concertation avec la conservatrice de l'écomusée, seront inventoriés par l'institution dans les années à venir. Pour le reste, entreposé pour le moment dans un bâtiment se trouvant à proximité du site²², il s'agira de prendre des décisions afin de distinguer ce qui intégrera les collections et ce qui aura le statut de matériel d'étude. Le processus de changement de statut des déchets est donc pour l'heure inachevé. Nous pourrions, à terme, l'étudier plus finement pour questionner la dynamique de sélection patrimoniale à l'œuvre.

Pour terminer, deux anecdotes récentes peuvent nous servir de parabole. A Gaillac, dans le Tarn, les professeurs d'un collège ont fait l'objet de poursuites et d'une procédure disciplinaire pour avoir tenté d'éviter que des tableaux noirs soient envoyés à la déchetterie, remplacés par des tableaux blancs et des feutres. Ils voulaient à la fois s'opposer à la rénovation à marche forcée (tableaux blancs, tablettes numériques, tableaux interactifs), résister à un processus de modernisation inéluctable, et conserver les outils de travail présents depuis des décennies, emblématiques d'une certaine époque de l'enseignement²³. Au même moment, on a appris qu'à Londres les égouts étaient de nouveau bouchés par un agglomérat de graisse et de détritiques non biodégradables : le « Fatberg », contraction de *fat* (graisse) et *iceberg*, ayant atteint la taille de 250 mètres de long et 130 tonnes, se reforme et doit être détruit à intervalles réguliers. Ce phénomène a fait réagir la directrice du Musée de Londres, a fait prélever une parcelle du Fatberg pour l'exposer dans ses murs et conserver ce témoignage de la vie moderne et de ses conséquences détritiques²⁴. La présence d'une boule graisseuse de débris, a-t-elle argumenté, « permettrait de nous interroger sur la façon dont on vit aujourd'hui et inciter nos visiteurs à trouver des solutions aux problèmes qui existent dans nos métropoles grandissantes »²⁵. Dans les deux cas, me semble-t-il, nous sommes à la fois dans le cadre d'une forme de mise en patrimoine et d'un militantisme plus ou moins affirmé : un militantisme à rapprocher de celui des décroissants, refusant l'idéologie du progrès et la tendance à l'accélération forcée ; un militantisme d'alarme, proche de celui des lanceurs d'alerte, quant aux inquiétants phénomènes

²¹ Le site est une friche végétale inconstructible, à l'écart des voies de communication et des habitations.

²² Ce bâtiment appartient à Jacques Gaudiau, le collectionneur qui a travaillé avec moi sur ce projet. Il s'agit d'un ancien bâtiment de production des établissements Langeron, acheté par J. Gaudiau dans les années 1980.

²³ Lacroux, M. A Gaillac, une sombre histoire de tableaux noirs. *Libération*, http://www.liberation.fr/france/2017/09/13/a-gaillac-une-sombre-histoire-de-tableaux-noirs_1596062, consulté le 19/09/2017.

²⁴ <https://www.museumoflondon.org.uk/museum-london/whats-on/exhibitions/fatberg>, consulté le 30/05/18.

²⁵ Vinogradof, L. Le "monstre" de graisse qui bouche les égouts de Londres pourrait finir au musée. *Le Monde*, blog « Big browser », http://www.lemonde.fr/big-browser/article/2017/09/15/fatberg-le-monstre-de-graisse-londonien-pourrait-finir-au-musee_5186270_4832693.html, consulté le 18/09/2017.

caractérisant nos sociétés modernes. Dans un cas nous avons affaire à des objets matériels au sens classique (les tableaux noirs), dans l'autre à une chose indéterminée, un enchevêtrement de matière, d'objet, de fluides et de résidus. Dans les deux cas, intervient aussi la volonté de conserver, de garder une trace résistant à la liquidité du monde²⁶, celle-ci étant selon Zygmunt Bauman incompatible avec toute forme d'attachement : « Le “syndrome consumériste” a trait à la vitesse, à l'excès et au déchet. Les consommateurs véritables n'ont aucun scrupule à mettre les choses au rebut ; ils (et elles, bien sûr) ne regrettent rien – ils acceptent la brièveté de la durée de vie des choses ainsi que leur fin réglée d'avance avec sérénité ; parfois avec une délectation très légèrement camouflée. » (2013 : 133). Cette analyse, Bauman ne s'en cache pas, correspond au modèle prescriptif fourni par les entreprises commerciales et les médias de masse, les deux étant le plus souvent étroitement associés, partageant de multiples intérêts. Pour être dans le vent, pour vivre avec son temps, il faudrait posséder le dernier iPhone, et se débarrasser rapidement des vieux ordinateurs obsolètes. Mais une anthropologie nourrie d'enquête de terrain et de travaux ethnographiques approfondis montrerait une infinie variété de résistances et de refus du modèle dominant. Les musées et le monde du patrimoine s'inscrivent pleinement dans la contemporanéité. La question du déchet n'est qu'une entrée parmi d'autres, offrant un matériau polymorphe aux chercheurs et nécessitant un positionnement politique clair, situant le patrimoine dans le cadre d'une forme d'analyse critique et de résistance à la liquidité du monde.

9. BIBLIOGRAPHIE

- Bauman, Z. (2013 [2005]). *La vie liquide*. Paris : Pluriel.
- Bazin, J. (2008). *Des clous dans la Joconde : L'anthropologie autrement*. Toulouse : Anacharsis.
- Benjamin, W. (2007). *Paris, capitale du XIX^e siècle*. Paris : L'Herne.
- Bensa, A. (2010). *Après Lévi-Strauss. Pour une anthropologie à taille humaine*. Paris : Textuel.
- Boissinot, P. (2015). *Qu'est-ce qu'un fait archéologique ?* Paris : éditions de l'EHESS.
- Bonnot, T. (2000). *La vie des objets. D'ustensiles banals à objets de collection*. Paris, Maison des Sciences de l'Homme/Mission du Patrimoine Ethnologique.
- Bonnot, T. (2014). Objets à front renversé. *Archéo-anthropologie d'un dépotoir céramique. Socio-Anthropologie*, 30, 133-146.
- Bonnot, T. (2017). Une manufacture de céramique vue à travers ses déchets : expérience pluridisciplinaire autour d'un dépotoir. *Artefact. Techniques, histoire et sciences humaines*, 6, 11-28.
- Bonnot, T. et Gaudiau J. (2013). *Trésors de dépotoir. Céramiques des établissements Langeron, Pont-des-Vernes*, [catalogue d'exposition] Le Creusot, écomusée Creusot-Montceau.
- Bruneau P. et Balut, P-Y. (1982). « Positions », *RAMAGE, Revue d'archéologie moderne et d'archéologie générale*, 1, 3-34.

²⁶ Notons que l'image du Fatberg empêchant le bon écoulement des égouts londoniens peut être vue comme une parfaite métaphore d'un obstacle à la société liquide, un bouchon interdisant la liquéfaction.

- Buchli V. (2009). La culture matérielle, la numérisation et le problème de l'artefact ». *Techniques et culture. Technologies*, 52-53, 212-231. Repéré à URL : <http://tc.revues.org/4743> ; DOI : 10.4000/tc.4743.
- Chiva I. (1992). Entretien avec Claude Lévi-Strauss. Qu'est-ce qu'un musée des arts et traditions populaires ? *Le Débat*, 70(3), 156-163.
- Clifford, J. (1996). *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au XX^e siècle*. Paris : ENSBA.
- Demoule, J-P. (2012). Archéologie, art contemporain et recyclage des déchets. *Techniques et Culture*, 58, 160-177.
- Fabian, J. (1999). Theater and Anthropology, Theatricality and Culture. *Research in African Literatures*, 30(4), 24-31.
- Flipo, F. (2014). Expansion des technologies de l'information et de la communication : vers l'abîme ? *Mouvements*, 79, 115-121.
- Flipo, F., Dobré, M. et Michot M. (2013). *La face cachée du numérique. L'impact environnemental des nouvelles technologies*. Paris : L'échappée.
- Fressoz, J-B. (2012). *L'apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique*. Paris : Le Seuil.
- Ginzburg, C. (2010 [1989]). *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*. Paris : Verdier.
- Hodder, I. (2014). The Entanglements of Humans and Things : A Long-Term View. *New Literary History*, 45, 19-36.
- Ingold, T. (2011). *Une brève histoire des lignes*. Bruxelles : éditions Zones sensibles.
- Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*. (1931). Musée d'ethnographie (Museum national d'histoire naturelle), Mission scientifique Dakar-Djibouti. Paris : Palais du Trocadéro.
- Jarrige, F. (2016) *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*. Paris : La Découverte.
- Jarrige, F. et Le Roux, T. (2017). *La contamination du monde. Une histoire des pollutions à l'âge industriel*. Paris : La Seuil.
- Jamin, J. (1996). Introduction à Miroir de l'Afrique. Dans M. Leiris, *Miroir de l'Afrique* (pp. 9-59). Paris : Gallimard/Quarto.
- Joulian, F., Tastevin Y-P. et Furniss, J. (2016). Réparer le monde, une introduction. *Techniques et culture*, 65-66, 14-27.
- Monsaingeon, B. (2017). *Homo detritus. Critique de la société du déchet*. Paris : Le Seuil.
- Olivier de Sardan J-P. (1995). La politique du terrain. *Enquête*. Repéré à URL : <http://enquete.revues.org/263>, doi : 10.4000/enquete.
- Olivier, L. (2008). *Le sombre abîme du temps*. Paris : Le Seuil.
- Rathje W. et Cullen, M. (1992). *Rubbish! The Archaeology of Garbage*. New York : Harper Collins.
- Soustelle, J. (1967) *Les quatre soleils*. Paris : Plon.